

24. Quo s'il se trouve quelque province ou quelque ville qui ne veuille point prendre part à cette fête solennelle, nous voulons qu'elle périsse par le fer et par le feu, et qu'elle soit tellement détruite qu'elle demeure inaccessible pour jamais, non-seulement aux hommes, mais aux bêtes, afin qu'elle serve d'exemple du châtiment qui est dû à ceux qui désobéissent aux rois et qui les méprisent.

24. Omnis autem provincia et civitas, que noluerit solemnitate hujus esse particeps, gladio et igne pereat, et sic deleatur, ut non solum hominibus, sed etiam bestiis irvisa sit in sempiternum, pro exemplo contemptus, et inobedientie.

24. *Gladio et igne.* Grecs, δεσφαι και πυρι, lancou et igne. — Sed etiam bestis. Dicuntur hæc per exaggerationem.



## PRÉFACE SUR LE LIVRE DE JOB.

On ne peut douter de l'existence de Job. Ezéchiel le nomme, avec Noé et Daniel, comme un exemple de la Providence divine, qui arrache souvent ses serviteurs aux plus grands dangers (xiv, 4 et seq.). L'auteur du *livre de Tobie* le compare à ce patriarche, et dit que Dieu voulut que sa patience servît d'exemple à la postérité comme celle du saint homme Job (ii, 42). Enfin l'apôtre saint Jacques, dans son *Épître* (v, 44), exalte aussi la patience de Job, qu'il cite comme un modèle à tous les chrétiens; ce qu'il n'aurait pu faire, s'il n'avait pas cru à l'existence de ce patriarche et aux faits racontés dans son histoire.

Origène, Tertullien, saint Cyprien, saint Basile, saint Chrysostome, saint Jérôme, saint Ambroise, saint Augustin, saint Grégoire le Grand et une foule d'autres Pères en ont parlé comme d'un personnage réel, et l'on ne voit pas qu'ils aient douté jamais de son existence.

L'Eglise a inscrit son nom dans ses martyrologes. Les Grecs, les chrétiens de l'Arabie, de l'Éthiopie, de l'Égypte et de la Russie font sa fête le 6 mai; les Latins l'honorent le 10 du même mois.

Mais si ces témoignages ne permettent pas de nier l'existence de Job, il est plus difficile de fixer le temps et le lieu où il a vécu.

L'Écriture nous dit qu'il était de la terre de Hus, mais où était située cette contrée? Nous croyons que c'était l'Idumée qui faisait partie de l'Arabie Pétrée, et qui touchait à la tribu de Juda. Ses amis habitaient comme lui l'Arabie Pétrée ou les contrées voisines.

Les controverses sont encore plus nombreuses, quand il s'agit de fixer le temps où ce patriarche a vécu.

M. Laurens le fait vivre avant Abraham. « Je crois, dit-il, qu'on peut démontrer, par des calculs irrésistibles, que Job était antérieur à Abraham. Le grand âge auquel il est parvenu, — il avait au moins, quand il est mort, 240 ans, — la peinture des mœurs patriarcales décrites dans ce livre, ne permettent point de douter que ce saint homme n'ait vécu du temps de Sarug, bisaïeul d'Abraham, plus de deux mille ans avant Jésus-Christ, et plus de mille ans avant Homère (1). »

Eusèbe, dans sa *Démonstration évangélique*, met Job trois générations après Jacob. C'est aussi le sentiment de saint Augustin. D. Calmet, ayant cru trouver dans le *livre de Job* une allusion au passage de la mer Rouge, place les épreuves de ce patriarche quelque temps après ce grand événement.

Il y a des chronologistes qui ont encore reculé plus loin ces faits. Dans le Thalmud, quelques Juifs les ont renvoyés jusqu'au règne de David, et d'autres jusqu'à celui de Salomon. Le P. Berruyer a reporté même la naissance de Job jusqu'au temps de Salmanasar, roi d'Assyrie, et d'Osée, roi d'Israël. Enfin, il s'est rencontré des écrivains qui ont prétendu que ces faits avaient eu lieu au temps de la captivité de Babylone, et que Job avait été emmené captif dans cette grande ville, lorsque Nabuchodonosor fit la conquête de l'Idumée.

Ces opinions extrêmes sont insoutenables. Les mœurs décrites dans le *livre*

(1) Job et les Psaumes. *Discours préliminaire*, pag. 16.

de Job nous obligent à considérer les événements qu'il renferme, comme appartenant à ces temps primitifs, où la terre était occupée par une foule de petits rois ou de petits princes, et où le chef de la famille remplissait encore les fonctions sacerdotales.

Les sacrifices qu'offrent Job et ses amis nous montrent qu'ils ont vécu avant Moïse, lorsque la loi de nature était la seule qui fut alors connue. Car quoique ce livre ait toujours été reconnu comme canonique dans les synagogues, comme dans les églises chrétiennes, on n'y trouve pas la moindre allusion aux institutions mosaïques; ce qui prouve que la loi du Sinai n'avait pas encore été promulguée.

Quant à l'auteur du livre lui-même, nous ne doutons pas que les matériaux ne remontent au temps de Job. Peut-être ont-ils été fournis par Job lui-même, comme l'ont supposé Origène, saint Grégoire le Grand, Suidas et quelques autres.

Mais la régularité du plan, la perfection du style, la richesse des descriptions nous portent à croire que l'ouvrage a reçu sa forme actuelle dans les temps les plus florissants de la littérature hébraïque, c'est-à-dire vers le règne de Salomon.

Ce livre, tel que nous l'avons, est un poème composé de discours en vers, encadrés dans un texte en prose. Il se divise en trois parties : le prologue, le corps de l'ouvrage et l'épilogue.

Le prologue et l'épilogue sont en prose, et le corps de l'ouvrage en vers.

Le prologue comprend les deux premiers chapitres. C'est l'exposition du sujet. L'auteur, dans un récit aussi simple que naïf, nous fait connaître ce qu'était Job avant son épreuve. Il craignait Dieu et il pratiquait la justice d'une manière si parfaite, que le Seigneur demanda un jour à Satan, s'il avait vu sur la terre un homme aussi irréprochable que son serviteur Job. Satan ayant attribué la vertu de Job à la prospérité dont il était comblé, Dieu permet au chef des démons d'enlever à ce juste tous ses biens, de le priver de ses enfants qui faisaient sa gloire, et de le frapper lui-même d'une plaie horrible qui lui rendit l'existence intolérable. Alors l'épreuve commence. Job réduit à l'excès du malheur ne peut, malgré sa patience, empêcher l'explosion de ses plaintes, et il pousse ce cri : « Périssent le jour où je suis né, et la nuit dans laquelle il a été dit : Un homme a été conçu. »

Ici le poème commence.

Il se compose des quarante chapitres suivants. On peut le diviser en quatre actes.

Job parle d'abord à ses trois amis Eliphaz de Théman, Baldad de Suh et Sophar de Naamath qui lui répondent alternativement. Chacun de ces interlocuteurs paraît trois fois sur la scène, à l'exception de Sophar qui ne figure pas au troisième acte, et il en résulte que le poème se trouve ainsi partagé en trois parties égales, suivant une marche monotone, mais symétrique.

Job avait éclaté avec violence contre la souffrance qu'il endurait, et avait prétendu que ses souffrances étaient imméritées, puisque sa conscience ne lui reprochait aucun crime en rapport avec d'aussi terribles châtements.

Ses trois amis s'étaient scandalisés de ses prétentions et avaient soutenu que sans un Dieu juste et bon, l'homme ne peut pas souffrir plus qu'il ne le mérite, et ils avaient accusé Job d'orgueil, d'injustice et de mensonge, s'appuyant précisément sur ses misères pour le convaincre d'impudéité. Ces consolateurs, qu'il appelle avec raison des consolateurs à charge, lui avaient ainsi enlevé son unique appui, la seule source de consolation qui put lui rester, le témoignage de sa conscience dont il révoquait en doute la sincérité et la certitude.

Il fallait qu'un nouveau personnage intervint, pour trancher la question entre Job et ses amis; ce personnage est Eliu, fils de Barachel de Buz, de la famille de Ram. Il est plus jeune qu'Eliphaz et les autres amis de Job, et il est par là même plus vain et plus orgueilleux.

Son discours renferme d'excellentes choses. Il ne partage pas l'erreur des amis de Job qui voulaient qu'il n'y eût de malheureux sur la terre que les mé-

chans, il dit que la souffrance n'est pas seulement envoyée à l'homme par le Très-Haut pour le punir, mais encore pour l'éprouver, le corriger, abattre son orgueil, perdre le pécheur obstiné, et faire grâce à celui qui se soumet et se repent.

Mais à ces vérités incontrastables se mêlent des erreurs qui ne permettent pas de faire d'Eliu, le juge suprême et sans appel du débat. Il attaque avec autant de violence qu'Eliphaz et ses compagnons, l'innocence de Job, il le calomnie en lui prêtant des opinions qui n'étaient pas les siennes, et il veut à tout prix en faire un impie et un criminel.

Ce vice radical de la direction portée par Eliu nécessite l'intervention d'un personnage plus élevé que l'homme qui prononce en dernier ressort. Ce personnage est l'Ange du Très-Haut, qui veut parler au nom du Très-Haut lui-même.

Au lieu de discuter la question, il la tranche d'autorité. Il fait comprendre à Job qu'il y a dans la nature et le monde social une foule de problèmes qui sont au-dessus de la portée humaine. Pourquoi Dieu permet-il que nous souffrions? Pourquoi envoie-t-il une épreuve à celui-ci plutôt qu'à celui-là? D'où vient l'inégalité des conditions dans la lutte? Voilà assurément des mystères que notre intelligence ne pénétrera jamais.

Dieu accable donc en quelque sorte Job de sa lumière. Il lui montre d'un côté la grandeur et la puissance infinie du Créateur, et de l'autre la faiblesse, le néant de l'homme, et lui enseigne qu'en présence d'un pareil contraste, nous n'avons qu'à nous soumettre et à adorer.

C'est ce que fait Job, et c'est ainsi que se termine le poème.

L'épilogue renfermé dans les huit derniers versets du dernier chapitre (XLII, 9-16), nous montre le patriarche récompensé de sa résignation et de sa patience. Sa fortune d'autrefois lui est rendue; il a de nouveaux enfants, et il vit encore de longues années pour jouir des biens que la Providence lui envoie.

On a voulu attaquer l'authenticité de quelques-unes des parties de cet ouvrage. Les uns ont rejeté l'épilogue, et le prologue, d'autres le discours d'Eliu, d'autres, dans le discours de Dieu, la description de Behémot et de Léviathan; mais il suffit de considérer l'ensemble du poème pour voir que toutes les parties se tiennent, et qu'on ne peut pas en enlever une seule sans mutiler ce chef-d'œuvre.

Le poème serait évidemment incompréhensible sans le prologue qui en est l'exposition, et sans l'épilogue qui nous en donne le dénouement.

Il serait tronqué comme une œuvre oratoire à laquelle on aurait enlevé son exorde et sa péroraison.

Après les discours d'Eliphaz, de Baldad et de Sophar, et les répliques de Job il faut qu'un juge intervienne. Le discours d'Eliu prépare et amène le discours de Dieu, et le discours de Dieu nous conduit à l'épilogue ou au dénouement.

Au point de vue dogmatique et moral, ce livre est un des plus instructifs de l'Écriture. Il nous découvre les sources diverses des maux qui pèsent sur le genre humain, et nous apprend, par l'exemple de Job, les avantages que nous pouvons en tirer, si nous les supportons avec résignation et patience.

Il oppose aux misères et aux faiblesses de l'homme, la grandeur et la toute-puissance de Dieu, et nous fait lire dans ses œuvres, en traits de feu sa sagesse, sa justice, sa force, son immensité, et nous étonne par la magnificence de ses éternelles splendeurs.

Les Pères de l'Église ont vu, dans les souffrances de Job, une image des souffrances du Christ, et il n'y a pas de mystère dans le Rédempteur dont Job ne leur ait paru avoir été tout à la fois le prophète et la figure.

Ainsi ils ont vu dans ce patriarche, son innocence irrépréhensible et sans égale, la pureté de ses prières capables de tout obtenir; le mérite de ses souffrances qui surpassent toutes les iniquités des hommes, les contradictions et les outrages reçus de la part de ses proches; le scandale de ses humiliations converti en gloire; sa résurrection qui répare avec avantage toutes ses pertes; son combat dans l'infirmité de notre chair contre l'ennemi envieux de l'éclat de sa vertu;

sa victoire sur ce monstre représenté sous la double figure de Béhémot et de Léviathan, dont il triomphe en opposant que la patience, à toute la fureur de cette bête féroce. Enfin ils ont aperçu, ajoute Duguet, dans l'histoire et dans la prophétie de Job, tous les différents états de l'Église de Jésus-Christ, sa fécondité et son éclat dans les premiers siècles, sa décadence et son renouvellement dans les derniers temps, par la réunion dans son sein du corps entier de la nation Juive.

Au point de vue littéraire, la question de l'origine du mal physique et de sa répartition au sein de l'humanité, ne semble pas tout d'abord prêter aux mouvements de la passion. C'est un problème philosophique qui ne paraît présenter au premier aspect qu'un thème de discussions assez arides.

Mais Job et ses amis l'élevaient constamment à des considérations générales, qui leur ouvrent de larges horizons, et qui leur permettent les descriptions les plus variées et les prosopées les plus sublimes. Ce n'est pas que cette poésie orientale s'astreigne aux règles un peu positives que nous avons tracées à nos poètes, d'après les législateurs intellectuels de Rome ou d'Athènes.

Sans doute il y a une certaine monotonie dans la régularité de ce drame, qui fait venir à trois fois sur la scène les mêmes interlocuteurs. L'action n'avance guère, et au troisième acte la discussion n'est guère plus complète qu'au premier.

Dans ces discours de Job et de ses amis, on surprend bien des répétitions, et il y a certainement plus d'un hors-d'œuvre ou d'un écart. Mais l'imagination orientale se reconnaît précisément à ces caractères, et elle rachète le défaut d'unité et d'action par la richesse incomparable des détails.

On est tenté, dit M<sup>r</sup> Plantier, de dire aux amis de Job, aussi bien qu'à Job lui-même : « Mais vous avez déjà posé ces affirmations, signalé ces faits, développé ces vues ? Mais vous oubliez le but, et si brillantes que soient les routes ou vous nous promenez, elles ont cela de malheureux, qu'elles nous égarent dans un dédale et nous font trop souvent tomber sur nous-mêmes. » Cependant, à travers ces imperfections partielles, la majesté de l'ensemble est toujours là qui vous frappe. Il ne s'agit au fond que d'un homme, de l'explication de ses maux, du plus ou moins de confiance qu'il doit avoir à la sainteté de sa vie; et vous voilà soudain transporté dans les plus hautes régions de la philosophie ou de l'histoire; pour résoudre le problème d'une existence individuelle, on déroule à vos yeux les grandes loks de la Providence; on met à nu dans ses principaux ressorts le divin mécanisme de l'univers; on fait entendre à vos oreilles les plus imposantes leçons des siècles; on vous explique enfin les infortunes de Job par les calamités mêmes des impies. C'est bien là, certes, ce qu'on peut attendre en littérature, tirer le monde du néant (1).

On a comparé cette création, aux œuvres si vantées d'Homère et d'Ossian, et il n'y a pas un seul poète, pas un seul critique, qui n'ait reconnu la supériorité du livre de Job pour la sublimité des pensées, la hardiesse des figures, la force et la vivacité des sentiments, la richesse et la beauté des descriptions, la grandeur des mouvements oratoires et la concision inimitable des expressions.

M. Villemain y a vu le tableau fidèle de ces temps primitifs. Comme tout ce que sentait, tout ce que savait, tout ce qu'inventait la Grèce est dans l'Iliade; de même, dit ce célèbre écrivain, quand vous lisez ce poème, à ces entretiens de Job avec ses amis, à ces paroles magnifiques pour peindre les splendeurs de la création, vous êtes au milieu des cités, des mœurs et de l'imagination arabes. Vous êtes dans le désert et sous la tente; vous sentez mieux cette nature orientale que par aucun récit, aucune recherche profonde (2).

Pour résumer en un mot le caractère de ce livre, le plus ancien que nous possédions, puisqu'il fut probablement écrit avant Moïse, on peut dire que c'est une vaste encyclopédie de l'époque patriarcale écrite sous le souffle de l'inspiration divine.

(1) Plantier, *Études littéraires sur les poètes bibliques*, tom. 1, pag. 175.

(2) Villemain, *Littérature au moyen-âge*, tom. 1, pag. 376-377.

## JOB.

### CHAPITRE PREMIER.

Dieu permet à Satan de tenter Job.

1. Vir erat in terra Hus, nomine Job, et erat vir illo simplex, et rectus, ac limens Deum; et recessus a malo.

2. Natusque sunt ei septem filii, et tres filiae.

3. Et fuit possessio ejus septem millia ovium, et tria millia camelorum, quingenta quoque juba boum, et quingentes asinae, ac familia multa nimis; et eratque vir ille magnus inter omnes Orientales.

4. Et erant filii qui, et faciebant convivium per domos, usquequaque in die suo. Et mittentes vocabant tres sorores suas, ut comederent et biberent cum eis.

5. Cumque in orbem transissent dies convivii, misitbat ad eos Job, et sanxit filios suos, et faciebant offerentia holocausta pro singulis. Dice-

1. Il y avait au pays de Hus, un homme qui s'appelait Job. Cet homme était simple et droit, craignant Dieu, et désignant du mal.

2. Il avait sept fils et trois filles.

3. Il possédait sept mille moutons, trois mille chameaux, cinq cents paires de bœufs et cinq cents ânesses; il avait de plus un très-grand nombre de domestiques, et il était grand parmi tous les Orientaux.

4. Ses enfants allaient les uns chez les autres, et ils se traitaient chacun à leur tour. Ils envoyaient prier leurs trois sœurs de venir manger et boire avec eux.

5. Lorsque ce cercle de jours de festin était achevé, Job envoyait quérir ses enfants, et il les purifiait, se levant de grand matin, il offrait des holocaustes pour chacun d'eux. Car il disait en

Cap. I. — 1. *In terra Hus.* Le pays de Hus faisait partie de l'Idumée, Jérôme nous dit que c'était là qu'habitaient les descendants d'Edom ou d'Esau (Thron., IV, 21). La plupart des anciens ont mis la demeure de ce patriarche dans l'Idumée, entre l'Égypte et le pays des Philistins. D'autres cependant placent cette contrée dans la partie septentrionale de l'Arabie, sur les confins de la Mésopotamie et de l'Euphrate, non loin des Chaldéens et des Sabéens, dont les hordes incultaient souvent les nations circavoisines. C'est probablement le pays que les Arabes appellent Isauran, au sud-ouest de Damas, à l'est de la Palestine, au sud de Palmyre, au nord de l'Arabie l'Étrée et à l'ouest de l'Euphrate (M. l'abbé Haali, *Cours élémentaire d'écriture sainte*, tom. I, pag. 585).

4. *Ut comederent et biberent.* A mesure que les traditions primitives s'affaiblissent, la femme perd le respect et la considération dont elle avait été tout d'abord entourée. On finit par regarder les femmes comme des êtres impurs, et on n'en parle que d'une manière offensante dans la littérature juive. Un proverbe oriental dit encore qu'il y a trois sortes d'êtres au milieu desquels il ne faut jamais se trouver en public, les chameaux, les ânes et les femmes. Dans la famille de Job, nous voyons les mêmes principes. Les femmes ont honoré le foyer de l'homme, les fils de Job invitent leurs sœurs dans leurs festins, et elles se craignent pas d'être de ces fêtes, parce qu'il ne s'y passe rien qui puisse blesser leur délicatesse et leur pureté.

5. *Et sanxit filios suos.* Dans ces temps anciens, il n'y avait pas d'autre culte public et social que celui de la famille. Le père était le prêtre et le roi de sa maison. Ainsi Job offre des sacrifices pour ses enfants; il les purifie par les rites et les cérémonies qui étaient alors en usage, et il s'applique à expier leurs fautes pour qu'ils restent les amis de Dieu, et qu'ils soient par-là-même unis entre eux, ne faisant tous avec lui qu'un cœur et qu'une âme; ce qui est l'idéal de la perfection pour toute famille bien réglée.

Cap. I. — 1. *In terra Hus.* Que ait in Idumaea : quare Thron. 4. n. 21, legitur : *Isauran filia Edom, qui habitavit in terra Hus.* Cum vero Idumam tenuerit filii Esau, videtur Job ad illius gentem pertinere. In terra Hus, cum status dies illi destinatus recurrebat, filiique cum matre intelligunt diem natalem. Vetus mos, cuius mentio Gen. 40, 20, et Math. 14. 6. 5. *Cumque in orbem transissent.* Evoluat orbem convivium circulo. — *Mittentes.* Vocant quod pro illis erat oblativus. — *Pro singulis.* Pro uno quolibet holocaustum unum. — *Pro numero filiorum.* ut habet LXX et Hier. textus. — *Dicebat enim.* Cogitabat. — *Beneficentiam.* Id est, malefizabat; nam honestatis et reverentia causa *beneficentiam* Deum pro modestioribus usurpat. Vido dicta III. Reg. 21, 10. LXX habet, *saxa invenitum apud tibi filii, mala cogitationem contra Deum.* Porro maleficium, aut mala cogitare contra Deum, sumitur quod quolibet genere peccati, proinde minus est, ut qui conviviis indulgent, aut linguas, aut cogitationibus intemperantiam aliquam peccent. — *Cunctis diebus.* Quoties convivabant filii.

3. *Quingentis.* — *Juba boum.* Ad agros, quos possidebat, colendas. — *Magnus.* Virtute, divitiis, genere; taque LXX habent *superius, nobilitas.*

4. *Faciebant convivium.* Ad fovendam inter se fratrem, cum jangebatur, caritatem. — *Usquequaque in die suo.* Non quidem singulis diebus convivabantur, sed ex intervallo; 7. ubi que hoc est, quod quilibet dies illi destinatus recurrebat. Illi qui diem suum intelligunt diem natalem. Vetus mos, cuius mentio Gen. 40, 20, et Math. 14. 6. 5. *Cumque in orbem transissent.* Evoluat orbem convivium circulo. — *Mittentes.* Vocant quod pro illis erat oblativus. — *Pro singulis.* Pro uno quolibet holocaustum unum. — *Pro numero filiorum.* ut habet LXX et Hier. textus. — *Dicebat enim.* Cogitabat. — *Beneficentiam.* Id est, malefizabat; nam honestatis et reverentia causa *beneficentiam* Deum pro modestioribus usurpat. Vido dicta III. Reg. 21, 10. LXX habet, *saxa invenitum apud tibi filii, mala cogitationem contra Deum.* Porro maleficium, aut mala cogitare contra Deum, sumitur quod quolibet genere peccati, proinde minus est, ut qui conviviis indulgent, aut linguas, aut cogitationibus intemperantiam aliquam peccent. — *Cunctis diebus.* Quoties convivabant filii.